

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges DELALOYE

Nos morts : M. Antoine Zum-Offen, M. le chanoine Joseph Fournier, T. R. Père Philémon Capucin, M. l'abbé Paul Cachat, M. Jean Michaud

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 63-69

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. ANTOINE ZUM-OFFEN

Le matin de Noël se répandait à travers Monthey la triste nouvelle du décès de M. Antoine Zum-Offen.

Le défunt appartenait à une famille originaire du Haut-Valais, établie à Monthey dès le XVIII^e siècle. Antoine y naquit le 4 mai 1890 : son père était M. Edouard Zum-Offen qui fut greffier du Tribunal de Monthey et président de la bourgeoisie. Le jeune Antoine, après ses années de classes primaires dans sa ville natale, entra au Collège de St-Maurice en automne 1903. Il devait y passer six années, dans le travail, la gaieté et le souci de sa formation. A côté de ses études proprement dites, il sut étendre sa culture par ses lectures personnelles et par l'amour de la musique.

Il termina ses classes en Suisse allemande, au Collège de « Maria Hilf » de Schwyz. Puis vint la vie avec ses combats, ses enthousiasmes et ses difficultés. Antoine Zum-Offen se lança immédiatement dans les affaires. Après un stage à Bâle, il passa plusieurs années dans un établissement bancaire, puis, en 1942, il entra au service de la Caisse cantonale de compensation.

Ceux qui l'ont connu garderont de lui le souvenir d'un homme dévoué, serviable et d'une belle droiture. Son amitié était précieuse, car il y apportait cette bonté, ce rayonnement des cœurs désintéressés, en même temps qu'une aimable philosophie de la vie qui aidait à supporter en patience ce qu'elle a parfois d'amer et de rude.

La « Lyre montheysanne » et la « Chorale », dont il était un membre très actif et très apprécié, avaient tenu à rehausser la cérémonie des funérailles de leurs productions : dernier adieu émouvant à celui qui s'était tant prodigué tout au long de sa vie pour le bien de ses chères sociétés.

Qu'il repose en paix dans la lumière où nos ferventes prières l'accompagnent et que sa chère famille veuille bien trouver ici l'expression de nos religieuses condoléances.

G. D.

M. le Chanoine JOSEPH FOURNIER

C'est une belle figure de prêtre qui disparaît avec M. le chanoine Joseph Fournier, que Dieu a rappelé à lui dans la 66^e année de son âge, le 12 janvier 1949. Né dans la grande paroisse de Nendaz, qui a donné et donne encore tant de prêtres à l'Eglise, il fut rapidement orphelin de père et de mère : recueilli par un père nourricier qui fut pour lui un soutien et un exemple, il sentit de bonne heure l'appel de Dieu. Il commença ses études classiques au Collège de St-Maurice où on le trouve pendant cinq années, de 1899 à 1904, élève du Scholasticat des Pères Capucins. Ses riches qualités d'esprit et de cœur le font remarquer bien vite : de précieuses amitiés se créent alors, des études brillantes couronnées par des prix annuellement répétés préparent son intelligence et son cœur à ses fonctions futures.

C'est le clergé séculier qui sera sa vocation : il termine ses études à Sion, entre au Séminaire, gravit les différents degrés qui mènent au sacerdoce. Une fois prêtre, il entre tout entier, avec tout le zèle d'une foi ardente et d'une charité embrassée, au service des âmes. D'abord vicaire, puis curé de sa paroisse natale, il y déploie toutes les ressources de son dévouement, surtout quand la grippe de 1918 décime le pays. Puis ce sera Saint-Maurice-de-Lacques qui lui sera confié, où les mêmes qualités de cœur lui vaudront les plus beaux fruits de zèle. Nommé ensuite Curé de Troistorrents, il reçoit la récompense de son activité toute surnaturelle, avec le camaïel de doyen du décanat de Monthey. Quand, les forces minées par une maladie terrible viendront paralyser son beau travail d'apôtre, il ne voudra pas du repos complet, mais il continuera de consacrer sa vie au service des âmes auquel l'a voué son sacerdoce. A la cure de Saillon où il devra travailler désormais, il connaîtra de nouveaux honneurs : il sera appelé au canonicat honoraire du Chapitre de Sion ; mais aussi il entre courageusement dans la voie de la souffrance, heureux de suppléer par son lent martyre à ce qu'il ne peut plus réaliser par son action directe.

M. le Chanoine Marcel Michelet, dans le « Nouvelliste » du 21 janvier dernier, en a retracé un magnifique portrait dont nous tirons ces quelques traits :

« Visage d'une parfaite régularité, osseux, sévère, dont une grisaille de vitrail semble tempérer l'éclairage intérieur et préserver d'une joie tumultueuse. Un corps et des membres dont l'ascétisme constant et des labeurs ont dirigé les fines et exactes proportions ; un maintien digne, une démarche naturellement mesurée : tout cela manifestait, au mouvement comme au repos, l'exacte connaissance qu'il avait de lui-même et des autres ; un

respect de la vérité, un respect de lui-même et du prochain rayonnant sans éblouir sur tous ceux qui venaient à lui.

Mais les yeux ! Profonds sous le portique noir des sourcils, ils pouvaient évoquer le mystère glauque d'un lac alpin, si perdu parmi les hautes branches que seul le firmament s'y plonge. Ces yeux vous regardaient jusqu'au fond de l'âme et, quand on ne fuyait pas, on était pris. Plus d'un prêtre aujourd'hui se souvient de ce regard une fois tombé sur son âme un jour d'enfance où le curé Fournier l'avait rencontré sur les chemins.

— Tu vas bientôt terminer ton école. Que feras-tu ? Ne voudrais-tu pas devenir prêtre ?

Et l'enfant ne pouvait s'évader, *parce que c'était vrai*. Il sentait confusément la réalité d'une scène évangélique répétée : « L'ayant regardé, il l'aima ». A travers ce grand ami, il n'avait nulle peine à deviner le divin Ami des enfants, dont le curé Fournier portait si bien l'image. On avait devant soi le prêtre, *l'autre Christ !* Le Christ qui voyait les âmes et les payait si cher : *Quaerens me sedisti lassus*.

Mais non, le curé Fournier ne s'asseyait guère, même fatigué. C'est en 1918. La grippe désole les foyers, décime le pays. Dans cette grande paroisse de montagne aux vingt villages disséminés sur toutes les pentes, il n'y a pas de route, pas de voitures. M. le curé revient des bords du Rhône où il a conduit un mourant réconcilié devant Dieu. Il est midi. Pas le temps de dîner, car un autre moribond l'attend sur la hauteur. Puis un autre, sur le versant opposé. C'est la nuit. Harassé, le pasteur pourra se jeter sur son lit et dormir. Non. On téléphone encore des bords du Rhône. Une tisane chaude et encore une fois le raïdillon qui dégringole vers la plaine. Il remonte dans les ténèbres ; chemin verglacé ; il faut assurer chaque pas et quelquefois ramper. Enfin, enfin ! Une visite au tabernacle dont la lampe brille, et voilà, mon Dieu ! *In pace in idipsum !* Mais à quoi bon se déshabiller ? Des coups à la porte le feront tressaouter : le voici sorti avant l'aube, le bon Dieu sur son cœur. Evidemment, tout était vrai alors : les hommes au bord de l'éternité, le prêtre qui les secourt au grand passage. Le prêtre est un homme mangé !

Mais, comme dit le Père Chevrier, le prêtre est d'abord du bon pain. Où mieux qu'à Bethléem aurait-il appris cette transformation étonnante et secrète ? Nous le voyons devant la crèche qu'il aimait à embellir dans le temps de Noël ; nous le voyons surtout devant le tabernacle. Une heure avant la sainte messe, en toute saison, par toutes les rigueurs, il était là, seul veillant de la paroisse, près de son Dieu, drapé dans sa grande cape noire, immobile.

« — Bon sens ! se dit l'enfant de chœur, arrivé trop tôt, pour dormir, ne serait-il pas mieux dans son lit ? »

— Je dors, mais mon cœur veille, aurait-il pu répondre. Je dors au monde et veille à Dieu.

L'enfant qui l'attendait soupçonnait-il les fleuves d'eau vive qui du tabernacle coulaient dans l'âme du prêtre et de là à toutes les âmes que Dieu lui confiait ? Il s'en pénétrait peu à peu ; aujourd'hui, debout au milieu de la vie et privé de son appui, merveilleusement *il sait*. Le tabernacle était la source de vérité qui rendait plus vrai encore, plus limpide, ce prêtre dont la naturelle sincérité intelligente s'était acheminée sans un faux pas vers la plénitude infinie de toute sincérité. Là, entre ce tabernacle et ce cœur, tout devenait lumineux, baigné du soleil de la plus haute sagesse. Bienheureux les pacifiques ; ils seront appelés enfants de Dieu ; ils aimeront tout ce que Dieu aime ; ils verront que Dieu a bien fait toutes choses, au ciel et sur la terre. Quelques-uns de ses enfants spirituels ont pris des voies qu'il n'avait pas prévues ; l'un d'eux lui témoignait son regret. »

G. D.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE PHILÉMON

Capucin

Eugène Nicod, dont le rhumatisme retient la marche, m'avait écrit :

« Va voir Marcellin Maytain ; il ma annoncé son départ de Dar-ès-Salam et il doit être arrivé à Sion. Il est fatigué... et il se plaint de ne plus savoir écrire son français, après 26 ans vécus en Afrique. »

Je m'en fus voir Marcellin qui, il y a 47 ans, était devenu Père Philémon. Il était bien revenu d'Afrique, mais après un séjour à Sion, son père nonagénaire avait désiré l'emmener au village natal de Brignon, puis aux Mayens de Plan Choux. Là-haut, il respira l'air de la montagne, appréciant tout ce qui avait fait le charme de son enfance et de sa jeunesse. Mais, ébranlée par un mal sournois, par les durs labeurs et les privations d'un long apostolat parmi les nègres, sa santé ne revint pas. Quand l'automne s'imposa, le Père Philémon regagna le couvent de Sion où il édifia la communauté par sa piété et sa résignation ; il se replongeait dans les livres, où, jeune, il avait puisé sa science théologique.

La veille de l'Épiphanie, de passage à Sion, j'eus la très grande joie de trouver le Père Philémon. Après six ans d'études communes à St-Maurice, nous nous étions quittés en 1901 et jamais nous ne nous étions revus. Il était dans sa chambre d'infirmerie, assis sur un canapé ; en me voyant, il se leva et m'appelant par mon nom : « Ah !... dit-il, j'avais bien pensé mourir sans te revoir ; comme tu es aimable d'être venu. »

Il ne répondit pas à ma question sur sa santé, mais il exprima sa reconnaissance pour les bons soins dont on

l'entourait. « Tu vois ! c'est magnifique d'être capucin en Suisse ! un bon lit, un canapé, un fauteuil, eau chaude et eau froide, deux chauffages ! Ce n'est pas tout ; mon père, qui a 92 ans, vient voir si son fils est sage !... En Afrique, on dormait sur une couche de feuillages. On vivait avec les nègres !... »

— Mais tes Noirs, lui dis-je, t'ont changé ! Je ne retrouve pas tes traits...

— Regarde mes mains, elles tremblent comme autrefois. Tu te souviens ! J'ai dû faire trois ans de collège pour trouver un professeur comprenant que je n'étais pas responsable de ma mauvaise écriture ; c'était pourtant simple, ma main n'obéissait pas à ma volonté... »

Et ce souvenir l'amusait. Pendant une heure, nous avons causé des choses d'antan, des Maîtres décédés, des disciples vivants et défunts. Je le quittai pour rejoindre le car montant à Evolène et il me dit :

« Eh bien ! au revoir ! Je t'envie d'aller là-haut. Je mourrai sans connaître mon pays qui est pourtant bien beau. Tu le sais, depuis le collège, ma vie s'est écoulée en Appenzell et en Afrique. Valaisan, je connais peu le Valais. Si tu le peux, viens me voir encore, mais ne tarde pas !... La volonté de Dieu ne suit pas nos calculs... »

Dans le car postal, en côtoyant les précipices du Val d'Hérens, je revois ce condisciple de collège, timide mais affable, modeste mais très doué, travailleur assidu mais toujours serviable. Devenu fils de S. François il fut professeur de français au collège de St-Antoine à Appenzell, puis missionnaire au Tanganyika où il aime les Noirs et mit sa joie à les instruire et à les baptiser. Aimé et admiré par ses confrères, il devint leur Supérieur général dans la Mission de Dar-ès-Salam. Dur pour lui-même, il était plein de bonté pour les autres. Chose curieuse, sa main tremblante ne tremblait plus en pressant la gâchette, quand un fauve menaçait sa vie ou celle des autres.

Usées par le sacrifice, le travail, les austérités, ses forces le trahirent et ses Supérieurs majeurs l'invitèrent à revenir au pays natal et c'est ainsi que nous eûmes la joie de revoir le Très Révérend Père Philémon.

Il a célébré sa dernière messe le 16 janvier ; il s'est éteint le 22 au son de l'Angélus du soir et le 25, après un Requiem très sobre, on le mit en terre dans le petit cimetière du Couvent des Capucins. Son bon vieux père était là, signant du signe de la Croix la bière nue, rendant à Dieu ce fils qui lui avait été donné, qui l'avait honoré comme il avait servi Dieu, l'Eglise et l'ordre de S. François, de toute son âme.

A sa famille religieuse, à ce digne vieillard qu'est son père, à M. l'Abbé Maytain, révérend curé de Ste-Thérèse à Noës, à sa parenté, les condoléances et les sympathies du Collège de St-Maurice et de l'Abbaye.

Un condisciple

M. l'Abbé PAUL LCHAT

Le dimanche 30 janvier 1949, M. l'abbé Paul Lchat rendait son âme à Dieu en l'hôpital de Sainte-Claire de Bâle à l'âge d'à peine quarante-deux ans. Vie trop courte que celle de ce savant chimiste et de ce prêtre, dont la riche personnalité avait certes encore tant à dire. Et pourtant gloire à Dieu dont les voies ne sont pas nos voies, ni les pensées nos pensées !

Paul Lchat était né en 1906 à la Roche d'Or, dans le Jura, d'une famille où les souvenirs d'héroïsme religieux et de foi profonde ne devaient pas faire défaut, puisqu'on pouvait y évoquer la figure de son grand oncle, Mgr Lchat, évêque de Bâle, persécuté pour la foi. Après ses classes primaires dans le Jura, il vint à St-Maurice pour suivre sa formation, qu'il acheva par la maturité en 1928. Il ne voulait pas se contenter des seules curiosités que soulevaient les cours de ses maîtres, mais poussait ses investigations en bien d'autres domaines par des lectures fort variées. Après ses études de théologie à Lucerne et à Bâle, désigné par son Supérieur pour l'enseignement, il s'inscrivit à la Faculté des sciences de l'Université de Fribourg. C'est là qu'il se découvrit les dons les plus remarquables pour la chimie : il fit l'admiration de ses maîtres, au point de se voir offrir une chaire de professeur extraordinaire en cette Université ; il attira même sur lui l'attention d'importantes maisons chimiques du pays ; surtout il sut rendre d'innombrables services à tant de camarades moins doués qui avaient volontiers recours à son expérience et à sa bonté.

En possession des titres universitaires, il fut nommé au Collège St-Charles à Porrentruy ; et c'est là que pendant 12 ans, il communiqua son enthousiasme à ses élèves facilement conquis par sa flamme. Comme l'écrit « Le Pays » du 1er février 1949 :

Il faut souligner ici ce don de l'enthousiasme pour sa branche préférée, qu'il sut communiquer à nombre de ses élèves. Suivant les traces du maître, ils ont passé au Polytechnicum de Zurich de brillants doctorats en chimie. Rien que dans un village ajoulot, c'est trois docteurs en chimie qui lui doivent leur vocation scientifique. — L'application, la méthode, l'intelligence aiguë, informée de multiples connaissances, l'imagination créatrice faisaient de lui plus qu'un excellent professeur : c'était un Maître. — Pour ses étudiants, le temple mystérieux de la science était devenu la demeure aimée, le foyer intime où alternaient les clartés hardies jetées par le professeur, — sûres, fulgurantes, — et les ombres fugitives. Il parlait une langue que peu d'hommes ont le don de parler, mais que tous entendent — et le caractère de cette langue, presque toujours si simple, aisément magnifique... — c'est la clarté latine ! —

Et il aboutissait, dans des conclusions serrées qui ouvraient des avenues larges et ensoleillées, il aboutissait à la contemplation de l'Univers magnifique dans la bouleversante et indicible joie de voir, de savoir, de connaître et de comprendre.

Il ne se contentait pas de ce dévouement pour les sciences et de cette mission d'éducateur. Nommé curé de Beurnevésin, il sut se donner au travail de pasteur des âmes. Il montra surtout l'ardeur de son zèle, en ces heures tragiques de novembre 1944 où affluaient sur la terre de notre pays réfugiés et blessés de la Haute-Alsace.

Sur la tombe de ce prêtre jeune encore, de ce savant professeur, nous nous inclinons profondément, fidèle au souvenir d'un visage ami, et surtout nous lui offrons le suffrage de nos plus ferventes prières.

G. D.

M. JEAN MICHAUD

Il y a quelques jours, soit le jeudi 3 février, mourait presque subitement en son domicile de Massongex M. Jean Michaud, qui fut élève de notre Collège en 1920-21. Les journaux locaux ont souligné combien le défunt laissait de regrets tant au sein de sa belle famille qu'auprès de ses amis. Partout on appréciait ses qualités de cœur et de droiture et l'on insistait particulièrement sur sa bonté pour le prochain à qui il était dévoué corps et âme. Electricien de son métier, il n'eût jamais refusé de se déplacer même au milieu de la nuit pour une réparation que ses clients estimaient urgente et qui l'obligeait à un parfois dur déplacement jusqu'à la montagne. Aussi ses concitoyens l'appelèrent-ils à siéger au Conseil communal de Massongex où il demeura jusqu'à ce qu'il fût devenu officier d'état-civil de son village.

Massongex a fait à M. Jean Michaud de splendides funérailles. Une foule d'hommes entourait le cercueil du cher disparu et, cependant que la fanfare jouait fort harmonieusement la marche funèbre « J'avais un camarade », bien des larmes coulaient... Quelles tristes heures pour la famille et les amis du défunt ! Nous nous unissons par nos prières et notre sympathie à leur grand chagrin et nous leur réitérons — spécialement à son fils Armand, notre élève de II^e Commerciale — nos condoléances émues.

G. R.